

## Chapitre VII. Constructions identitaires et sentiment d'appartenance en situation de migration

Nous avons voyagé et quand nous sommes revenus, nous avons dit : « Chez nous, c'est ici ». Quand j'étais loin de Montréal, de la Rive-Sud, cela me manquait. Ça veut dire que nous avons deux chez-nous.

– Pablo (entrevue M2)

Avant d'habiter au Québec, Pablo n'avait jamais vraiment pensé qu'il était « Latino ». Au Pérou, il ne s'identifiait pas comme un « Latino ». Il était Péruvien. Par contre, après quelques années passées au Québec, il explique qu'il a « trouvé l'identité latina ici »<sup>71</sup> (entrevue M2). Plusieurs études empiriques ont démontré que l'identité des migrants se modifie au cours de leurs parcours migratoires (voir entre autres Creese, 2011 ; Gallant et Friche, 2010 ; Therrien, 2013). Les personnes immigrantes reconstruisent (ou remanient) leur identité dans un nouveau contexte social et culturel. Les dernières recherches ont d'ailleurs souligné la multiplicité des appartenances coexistant chez un même individu et le caractère complexe, hybride, malléable et évolutif de l'identité<sup>72</sup> (Labelle *et al.*, 2007). Ainsi, une même personne peut ressentir un sentiment d'appartenance envers plus d'un groupe identitaire. Pablo, par exemple, cité en épigraphe de ce chapitre, réalise qu'il a maintenant « deux chez-nous ». Il a un fort sentiment d'appartenance envers le Pérou, mais aussi envers le Québec (plus précisément Montréal et la Rive-Sud). Comme le précisent Gallant et Friche, « la littérature semble aujourd'hui de moins en moins partagée sur la

---

<sup>71</sup> Le terme « latino » fait référence à l'adjectif « latino-américain ». J'ai conservé la majuscule lorsque « Latino » ou « Latina » étaient utilisés comme des noms.

<sup>72</sup> Compte tenu de cette conception de l'identité, Brubaker (2001) suggère d'éviter d'utiliser le concept d'identité comme catégorie analytique dans l'analyse sociale. Je me distancie de cette proposition.

possibilité pour les individus de combiner plusieurs appartenances fortes au sein de leur identité. La démonstration n'est plus vraiment à faire que les sujets n'ont pas à abandonner ou à diminuer le sentiment d'appartenance envers leurs origines pour faire de la place à l'identification au pays d'accueil » (2010 : 114). L'identité peut donc évoluer dans le temps et changer selon les contextes, comme dans le cas de Pablo qui ne se sentait pas Latino avant d'immigrer au Québec. Maclure (1998), quant à lui, rappelle que l'identité est un soi en construction, à la fois contesté et problématique, où le sujet doit tenir compte d'une « multiplicité de filières identificatrices » :

Il est de plus en plus difficile aujourd'hui, même si cela l'a peut-être toujours été, de résumer l'identité d'une personne à une allégeance principale et englobante. Que l'on fasse référence à l'origine, la nationalité, la foi, l'orientation sexuelle, la profession, la sociabilité, le mode de vie, l'engagement politique, l'état civil, ou au genre, il est impossible de capter la complexité du sujet contemporain en n'embrassant qu'un seul de ses fragments de vie. L'identité est un site problématique et contesté d'élaboration personnelle (Maclure, 1998 : 19).

Tout un pan de la littérature met donc l'accent sur le caractère construit, complexe et multiple de l'identité et sur la part de choix individuel dans ce processus de construction personnelle.

En plus de considérer l'identité comme un « choix subjectif » où l'individu s'autodéfinit en fonction des appartenances considérées comme les plus importantes et caractéristiques pour lui (Gallant, 2008), rappelons également que nous considérons dans cette étude le caractère éminemment social de toute construction identitaire. En contexte migratoire, par exemple, la société d'accueil peut assigner une catégorie identitaire englobante à un groupe de personnes provenant de différents pays (Creese, 2011; Okeke-Ihejirika et Spitzer, 2005). Dans notre étude, le terme latino, parfois utilisé par les membres de la société d'accueil pour décrire tous les migrants de l'Amérique latine, malgré la diversité de leurs origines nationales ou ethniques, semble avoir eu un impact sur l'identification des Péruviens. Alors que certains de nos répondants ont adopté cette appellation, d'autres la rejettent justement parce qu'ils trouvent que le terme latino – trop réducteur – ne représente pas bien qui ils sont et comment ils se sentent au plan identitaire.

Inscrite dans des relations de pouvoir entre les discours sociaux et les individus qui habitent ces discours (Sarkar et Allen, 2007), la construction identitaire des immigrants est aussi influencée par le sentiment de se sentir acceptés ou non au sein du nous québécois (ou canadien). Pour mieux comprendre le sentiment d'acceptation ou d'inclusion des participants au sein du groupe majoritaire québécois ou canadien, nous nous référons aux études sur les nationalismes et la construction des identités collectives. Rappelons que dans ces études, la nation est comprise comme un construit social qui fait l'objet de contestations, de conflits d'interprétation et de diverses représentations (Langlois, 2002). Différentes conceptions de la nation ont d'ailleurs été mobilisées pour expliquer les fondements de l'appartenance nationale et collective. Par exemple, deux conceptions opposées – soit la nation ethnique (ou culturelle) versus la nation civique – ont été mises de l'avant dans la littérature. Bien que cette dichotomie ait été critiquée par plusieurs (Langlois, 2002) (parce que trop réductrice), elle demeure tout de même utile pour nous aider à comprendre le sentiment d'appartenance identitaire envers la société d'accueil.

Selon une vision ethnique de la nation, l'appartenance au groupe serait fondée sur l'hérédité et sur des caractéristiques acquises telle la langue maternelle ou la culture (Gallant, 2010). Une telle conception semble rendre plus difficile l'acceptation de nouveaux membres immigrants au sein du « nous identitaire », puisque ces derniers risquent de ne pas partager les mêmes caractéristiques héréditaires, une langue maternelle commune et une même culture avec les membres du groupe dominant. Au contraire, la vision civique réfèrerait plutôt à un choix et à des caractéristiques qui s'acquièrent, comme les valeurs politiques, la citoyenneté, la connaissance de la langue commune, etc. (Gallant, 2010) – facilitant ainsi l'acceptation de nouveaux arrivants au sein de la nation.

Pour les participants de cette recherche, on peut supposer que leurs définitions de la nation peuvent se situer n'importe où sur ce continuum entre nation ethnique et civique. En ce sens, on peut supposer que les répondants qui auront une conception plus ethnique de la nation risquent d'avoir plus de difficulté à s'identifier au « nous » québécois (ou canadien), alors que ceux qui ont une conception plus civique auront plus de facilité à se sentir acceptés dans la nouvelle société. Dans notre étude, il appert en effet que les répondants qui

disaient ne pas se sentir Québécois avaient souvent une conception ethnique de la nation, alors que ceux qui se sentaient plus acceptés par le groupe majoritaire tendaient à partager une vision plus civique de la nation. En parallèle, les discours officiels, ainsi que les interactions quotidiennes, reflètent aussi ces deux dimensions – ethniques et civiques – de l'identité québécoise et canadienne. Nous y reviendrons dans ce chapitre.

Dans ce chapitre, nous verrons que les répondants présentent une variété de positionnements identitaires. Alors que certains se sentaient Québécois, Canadiens ou Montréalais, d'autres trouvaient plus difficile de s'identifier à ces groupes d'appartenance. Dans l'ensemble, la grande majorité des répondants étaient attachés à leurs origines et ils s'identifiaient comme étant Péruviens, tout en se disant bien intégrés dans la société québécoise et en manifestant un sentiment d'appartenance (variable selon les cas) envers le Québec, le Canada ou encore Montréal. Afin de mieux comprendre les différentes constructions identitaires des répondants, nous examinerons l'identité et le sentiment d'appartenance selon différentes dimensions interreliées et complémentaires.

Nous examinerons d'abord la dimension hybride et complexe de la construction identitaire des répondants à la suite de leur immigration au Québec. Non seulement plusieurs répondants se sentent à la fois Péruviens et Québécois et/ou Canadiens, mais nous verrons également que l'identité des participants est à la fois situationnelle et évolutive. Cette dernière varie notamment selon les contextes géographiques, les situations sociales et la période de temps passée au Québec.

Pour mieux comprendre la complexité des différentes constructions identitaires des répondants, nous considérerons ensuite les discours des répondants quant à leur sentiment d'inclusion par rapport au « nous » québécois (ou canadien). D'après les entrevues, il semble que certains répondants ne se considèrent pas Québécois (ou Canadiens) en raison de différents facteurs qu'ils perçoivent comme étant des barrières à leur pleine acceptation dans le groupe majoritaire (dont l'accent, l'apparence phénotypique, le manque d'ouverture de la part de la société d'accueil envers eux, etc.). En se basant sur les théories relatives aux

identités nationales, il semble que certaines des raisons données par les participants pour expliquer leurs sentiments d'exclusion seraient liées à une conception davantage ethnique de la nation.

La question de l'identité « latino » sera également abordée dans ce chapitre. D'une part préalablement assignée à travers les discours dominants de la société d'accueil et, d'autre part, réclamée par plusieurs migrants en provenance de l'Amérique latine, l'identité latina a été adoptée par certains répondants, alors que d'autres l'ont plutôt rejetée. Ces derniers perçoivent l'identité latina comme une étiquette réductrice qui leur est imposée de l'extérieur et qui ne reflètent pas leur réalité et leur identité.

Afin de prendre en considération la dimension civique et normative de l'identité, nous nous pencherons également sur les valeurs associées à cette dernière. Parce que l'identité québécoise et/ou canadienne est souvent présentée comme étant basée sur le partage de valeurs communes (pensons notamment à la Charte des valeurs québécoise proposée par le Parti Québécois en 2013 et à la notion d'interculturalisme), une section de ce chapitre portera sur la dimension citoyenne de l'identité. En fait, il appert que plusieurs répondants manifestent un sentiment d'appartenance envers leur nouvelle terre d'accueil notamment en raison des valeurs officielles qui y sont véhiculées et qui sont reflétées dans les lois et la société en général. Cette identité fondée sur des valeurs communes (l'égalité entre les hommes et les femmes, la laïcité, la primauté du droit, etc.) est ressortie chez plusieurs répondants, surtout ceux qui appartenaient à des groupes minorisés, telles les femmes et une personne qui s'identifiait comme gai.

Finalement, la dernière section de chapitre présente le sentiment d'appartenance sous l'angle de l'identité locale, soit celle liée à la ville habitée. Certains répondants ont souligné qu'ils étaient très attachés à la ville de Montréal et qu'ils se sentaient même Montréalais. En revanche, les répondants de la ville de Québec entretiennent un discours plus ambivalent par rapport à leur ville d'adoption. Bien que les répondants disent aimer habiter la ville de Québec (pour sa tranquillité en comparaison avec Montréal et Lima, notamment), plusieurs

d'entre eux ont aussi mentionné qu'il trouvait la ville et ses habitants plus « fermés » envers les nouveaux arrivants.

### 7.1 Identité et hybridité

D'après les propos identitaires tenus par les répondants, il appert que leur identité est hybride et complexe, reflétant bien ce qui ressort dans la littérature sur la construction identitaire en situation de migration. Les répondants manifestent divers degrés d'appartenance envers leur société d'origine et leur société d'accueil. Mis à part deux personnes<sup>73</sup>, tous les autres répondants ont dit *être* et se *sentir* Péruviens ou Péruviennes. Parallèlement à ce sentiment d'appartenance envers leurs origines, les répondants ont aussi mentionné avoir un sentiment d'appartenance envers le Québec (ou le Canada), variable selon les cas.

Monica, par exemple, explique que même après avoir passé plusieurs années au Québec, elle est toujours Péruvienne. Elle ajoute par contre qu'elle « aime beaucoup ce pays » et « la culture québécoise » :

Après trente ans, j'aime beaucoup ce pays. Je dirais que je suis une Péruvienne, mais j'aime beaucoup aussi la culture québécoise. J'aime beaucoup aller à la cabane à sucre et j'aime beaucoup écouter la musique de Mes Aïeux. Je les adore, je les apprend, je les chante. On essaye de jouer [leurs chansons] avec X et avec d'autres Québécoises qu'il y avait dans le groupe (Monica, entrevue F1).

Monica est musicienne dans un groupe de folklore péruvien au sein duquel elle intègre des chansons québécoises. Elle mentionne que son fils unique est né ici et de ce fait, qu'il est Québécois. C'est donc en partie pour lui qu'elle combine les deux cultures, péruvienne et québécoise, à travers la musique. Elle explique que pour le 24 juin, elle aime célébrer à la fois la fête nationale du Québec et la fête de l'Inti Raymi<sup>74</sup> de la ville de Cusco au Pérou :

---

<sup>73</sup> Enrique disait qu'il ne se sentait « pas vraiment Péruvien », mais « pas vraiment Québécois » non plus. Emilia, quant à elle, trouvait qu'elle n'était ni Péruvienne ni Québécoise.

<sup>74</sup> La fête de l'Inti Rayme, qui signifie la fête du soleil en quechua (la langue parlée par les Incas), est aussi célébrée le 24 juin à Cusco au Pérou pour souligner le solstice d'hiver.

Donc avec les musiciens, ce qu'on fait le 24 juin on chante, la moitié du temps des choses péruviennes et l'autre moitié du temps, des choses québécoises. Il y a des chansons à réponse. Pourquoi, parce que nos enfants, mon enfant est Québécois. Mais lui, il est très Péruvien, il a son drapeau péruvien dans sa chambre. Lui il se dit Péruvien, mais je lui dis : « T'es pas Péruvien ». Il veut devenir consul du Pérou, mais je lui dis, « tu ne peux pas, parce que tu n'es pas Péruvien ». Il est né ici. Mais, il est né au milieu d'une troupe de musiciens. Toute la musique qui joue, c'est notre musique (Monica, entrevue F1).

L'importance du lieu de naissance, mentionnée ici par Monica, a été soulignée par d'autres répondants relativement à leur hésitation à se considérer comme Québécois. Faisant référence à une conception ethnique de la nation, le lieu de naissance a souvent été considéré comme un obstacle pour se sentir véritablement Québécois. Valentina par exemple est l'une des répondantes qui disait qu'elle ne pouvait pas se considérer comme Québécoise parce qu'elle n'était pas née au Québec. Elle dit :

Maintenant, je suis citoyenne canadienne, mais j'ai gardé ma citoyenneté péruvienne encore. Mais, je ne pourrais pas me considérer comme Québécoise parce que je ne suis pas née ici. Je ne suis pas très immergée dans la culture ici. Peut-être que quand j'aurai passé 40 ans ici... Je suis Péruvienne, mais je ne suis pas une personne nationaliste qui a décidé, non, je vis ici, je meurs ici. Au contraire, je suis sortie de mon pays, non ? Non, je suis plus comme les gens qui sont des citoyens du monde. Je suis une immigrante. Moi, je suis une étrangère. Je suis une personne qui vient d'ailleurs, qui connaît d'autres réalités, qui a toujours un pied ici et un pied dans la réalité là-bas. Je m'intéresse encore à la réalité de mon pays, comment ça va les choses. Je m'intéresse à la politique ici (Valentina, entrevue F4).

Malgré le fait qu'elle ne soit pas née ici, Valentina est tout de même attachée au Québec. En fait, avoir « toujours un pied ici et un pied dans la réalité là-bas » est une métaphore qui résume bien l'identité hybride des immigrants de la première génération. Cet espace intermédiaire entre deux (ou plusieurs) réalités, sans toutefois nier l'une ou l'autre, fait en sorte que plusieurs des répondants exprimaient un sentiment d'appartenance envers deux (ou plusieurs) nations. C'est le cas de Gabriela, par exemple, qui dit avoir « deux nations » dans son cœur :

Moi, en premier, je dis je suis Péruvienne. Mais en même temps, je suis comme, on est tout le monde citoyen du monde, parce que des fois, la Belgique ça me touche. C'est comme aussi mon deuxième pays. Mais en même temps, je ne me sens pas trop comme Canadienne, parce qu'ici le Québec, c'est plus, pour moi, c'est un pays le Québec.

Alors, je dis quoi ? [rires]. Des fois les gens me disent : « Ah, tu es Canadienne ». Je dis oui Canadienne, mais ça ne me dit rien, je me sens comme plus Québécoise. Mais, en même temps, je pense en premier moi c'est, avant tout, je suis Péruvienne. Puis, en deuxième, oui Québec et la Belgique font partie des pays que je chéris beaucoup. Des fois, je dis à mon chum : « Ah maintenant le Québec a monté parce que j'ai habité plus d'années au Québec qu'en Belgique ». Mais quand je retourne en Belgique, je me sens aussi comme chez nous et j'ai des amis qui habitent là-bas et chaque fois, je les vois. Quand je vais au Pérou, je vois des amis péruviens. J'ai beaucoup de souvenirs. Alors, je ne sais pas, mais je dirais plus Péruvienne que tout, même si j'ai deux nations dans mon cœur (Gabriela, entrevue F12).

Même si Gabriela se dit Péruvienne plus que tout, elle exprime tout de même un sentiment d'appartenance envers le Québec et la Belgique, dernier pays où elle a habité avant de venir au Québec. De plus, elle réalise que son sentiment d'appartenance est également situationnel, variant au gré des contextes. Parlant de son identité, elle explique :

Ça dépend du moment. Parce que l'année passée, quand j'étais à la cérémonie de ma citoyenneté, moi je voyais tout le temps mon chum qui regarde le hockey puis qui chante « Oh Canada », alors moi, quand j'étais à la cérémonie, cela m'a vraiment émue. Moi je pleurais en chantant la chanson. Je me suis dit : « Je suis canadienne ». Je ne me sens pas trop Canadienne, mais c'est juste l'émotion. Mais mettons que c'est un jour où tout le monde est comme ça et là je me sens... [...] C'est juste l'ambiance des gens, du moment qui me rentre, que je me sens Québécoise... Je ne sais pas, les triomphes des Canadiens quand ils jouent avec des Américains, ça aussi cela me fait sentir Québécoise, que là oui, il faut supporter. Donc, ce n'est pas tout le temps que je pense « ah, je me sens Québécoise », non, ça vient avec le moment. Quand il y a des fêtes, quand les gens se mettent à chantonner, que les gens commencent à danser, quand on est dans une fête péruvienne et qu'on met une chanson québécoise, les Québécois ils ont envie de danser, nous on se met à danser, on se sent Québécois. Et mon chum des fois, il met ses CD de Mes Aïeux, j'entends la musique et la lettre et des fois j'ai envie de pleurer. C'est comme, je me sens vraiment... je remercie beaucoup la terre qui m'a accueilli. C'est comme des moments qui viennent qui me font sentir qu'ici c'est chez nous. Et aussi quand je vais au Pérou, j'ai hâte d'arriver, de manger, de voir la famille et tout ça, mais deux semaines après, j'ai hâte de revenir à ma maison, mon lit, donc quand j'arrive ici, ah enfin, je suis chez nous (Gabriela, entrevue F12).

Tout comme Gabriela, d'autres répondants ont aussi trouvé que c'était lors d'un séjour au Pérou qu'ils avaient réalisé à quel point leur nouveau chez-soi au Québec (ou au Canada) leur manquait. C'est, par exemple, le cas de Pablo qui dit qu'il a maintenant « deux chez-nous » (entrevue M2) après avoir voyagé au Pérou et celui de Mario qui raconte qu'il a hâte de retourner chez lui à Montréal, après avoir passé deux ou trois semaines au Pérou.

Veronica abonde dans le même sens. Identifiant le Canada comme étant son pays, elle explique :

Pour moi, je sens que, bon, jamais je n'arrêterais d'être Péruvienne. Tout le temps, tout le monde me demande, je suis Péruvienne. Mais, comme on peut dire, je me suis rendu compte à partir de la troisième année que je suis retournée au Pérou, que ce n'est pas déjà mon... Quand j'étais là-bas deux semaines, je voulais m'en retourner. C'est la place où je suis née et c'est mon pays d'origine, mais je sens que ce n'est pas mon pays présentement. Je sens que déjà mon pays c'est le Canada. Oui (Veronica, entrevue F19).

L'identité et le sentiment d'appartenance sont donc liés en partie à la location géographique. C'est souvent lors d'un voyage au Pérou que les répondants réalisent qu'ils sont attachés à Montréal, au Québec, ou au Canada.

Non seulement les sentiments identitaires varient-ils selon le lieu géographique où se trouvent les répondants, mais ils semblent aussi changer avec le temps. Par exemple, quelques répondants font l'hypothèse qu'ils se sentiront davantage Québécois lorsqu'ils auront vécu plusieurs années au Québec. C'est le cas de Valentina, lorsqu'elle dit :

Non, je ne me sens pas Québécoise parce que cela fait juste 6 ans que je suis ici et je ne me sens pas tellement immergée dans la culture. Mais aussi, je ne suis pas née ici, alors j'ai une identité qui vient de mon pays. J'ai grandi dans une société qui est différente. Mais peut-être un jour, mettons après quarante ans d'avoir vécu ici, ça va être différent le sentiment envers Québec. J'aurai passé plus de temps de ma vie ici que dans mon pays (Valentina, entrevue F4).

Valentina prévoit que son sentiment d'appartenance envers le Québec sera peut-être différent lorsqu'elle aura passé plus de temps en ce lieu. Mario, quant à lui, pense que sa « vraie identification avec le Québec » se réalisera lors qu'il aura un enfant au Québec. Quelques autres répondants sans enfants imaginent que leurs futurs enfants seront ceux qui seront véritablement Péruviens-Canadiens ou Péruviens-Québécois. Ici, l'identité est donc perçue comme étant intergénérationnelle, évoluant au-delà de la première génération. Encore une fois, l'importance du lieu de naissance ressort dans les entrevues.

Enfants ou pas, il semble, par ailleurs, que le temps passé au Québec a un impact sur l'identité des répondants. En général, les répondants qui sont arrivés plus tôt au Québec semblent avoir adopté une identité québécoise ou canadienne plus forte que ceux arrivés plus récemment (tout en maintenant un fort sentiment d'identification à leurs origines). Après 25 ans au Québec, Andrea exprime qu'elle se sent « des fois comme Québécoise » (entrevue F18) et que cela lui donne plus de liberté pour dire ce qu'elle pense. En parlant de ses relations avec ses collègues de travail, elle dit :

D'un côté, je me sens des fois comme Québécoise, parce que c'est comme... Je ne suis pas née ici, mais j'ai vécu ici. Ça fait 25 ans que j'habite ici. Donc je me sens comme en partie Québécoise. Donc je peux quand même me permettre de dire quelque chose. Comme, je ne parle jamais de politique, mais je peux quand même donner mon opinion s'il le faut (Andrea, entrevue F18).

Claudia, qui était arrivée en 1970, se « sent vraiment » Québécoise, tout en étant Péruvienne. Comme elle a été mariée avec un Français, elle a une triple citoyenneté. Elle dit :

Maintenant ma citoyenneté, c'est, écoutez, je suis Péruvienne, Québécoise, Française [rires]. Mais moi je me sens maintenant vraiment Québécoise parce que j'ai un attachement vraiment, dans beaucoup d'aspects au Québec. Je trouve que ça été et que c'est encore une terre d'accueil, où les gens sont en général assez gentils. Ils sont différents, mais ils sont discrets. Ils ont leur façon à eux d'être. La discrétion, j'aime beaucoup. Ce sont des gens assez discrets. Vous voyez qu'ils respectent la vie privée des autres. Moi, je trouve ça important. Vous voyez, quand on va au Pérou et qu'on attend l'autobus, on se pousse. Celui qui pousse le plus fort, ne va pas monter en premier (Claudia, entrevue F10).

Elle ajoute :

Je n'ai pas renoncé non plus à ma citoyenneté péruvienne. Mais moi, je vous dis, j'aime d'amour le Québec, parce que je trouve que c'est une culture quand même intéressante, attachante, vous voyez, parce qu'il [le Québec] veut garder son identité. J'aime ça. Je ne dis pas se différencier d'une façon où il va y avoir des guerres, non, simplement le respect, non ? On est différent, on se respecte, mais on est différent. Le français, ce n'est pas l'anglais et l'anglais, ce n'est pas le français. Le point de vue d'un anglophone c'est différent ; le point de vue d'un francophone est différent. Alors, et tout ça ensemble, ça fait une richesse, parce que les cultures enrichissent un pays. Alors, ce n'est pas dire que ça c'est mieux, ça c'est... Mais, je me suis attachée à cette culture. J'aime les artistes, j'aime les personnes. En général, j'ai eu de la chance dans mes relations (Claudia, entrevue F10).

Alors qu'Andrea se sent « en partie *comme* Québécoise » et que Claudia se sent « *vraiment* Québécoise », Ricardo et Franco n'utilisent pas de conjonction ou d'adverbe pour décrire leur identité québécoise ou canadienne. Ricardo, arrivé au Québec en 2005, dit simplement qu'il *est* Québécois et parfois, il ajoute « néo-Québécois » :

Je suis un Québécois. Des fois, j'ajoute un néo-Québécois, mais je suis un Québécois. J'ai déjà, une fois, j'ai dit dans une discussion avec mes amis, « tu sais, je suis un immigrant ». « Tu n'es pas un immigrant, tu es un Québécois ». Ce sont les Québécois qui me l'ont dit. Je me sens un Québécois. C'est pour ça que je ne vois pas... Oui, il y a une différence, mais dans ma tête, je ne me sens pas moins ou plus que personne. Je suis Québécois. C'est ça. Mais je suis aussi Péruvien. Mais ça ne va jamais... Mais ici, je suis un Québécois et ça ne va jamais... Quand je retourne, je dis, je suis Péruvien, mais je suis aussi Québécois. Pour mon père, c'est dur. La première fois que je suis allé au Pérou, j'ai dit : « finalement je vais rentrer chez nous » (Ricardo, entrevue M23).

Ricardo est le seul répondant de notre échantillon qui dit *être* Québécois (bien qu'il ajoute parfois néo-Québécois). Ricardo précise qu'il est aussi Péruvien et pas seulement Québécois. Angel, qui habitait à Montréal depuis 11 ans au moment de son entrevue, dit plutôt qu'il *est* Canadien et Péruvien :

Yo estoy orgullo de ser canadiense y peruano también. Yo me siento orgulloso porque bueno, desde el punto de vista familiar, tengo una hija peruana y tengo un hijo canadiense. Entonces los sentimientos de los dos países están ahí. Y mismo que si aquí no ejerzo mi profesión, tengo un trabajo seguro, un trabajo estable y como gano dinero acá, también pago mis impuestos, hago parte de la economía de este país. Y entonces estoy bien. Estoy bien<sup>75</sup> (Angel, entrevue M15).

Précisons ici que les répondants sont partagés quant à leur sentiment d'appartenance envers le Québec et le Canada. Il semble que certains considèrent plus le Canada comme leur pôle d'attachement (4 répondants), alors que d'autres s'identifient davantage au Québec (7 répondants). Ceux qui ont mentionné le Canada comme marqueur identitaire disaient aussi qu'ils valorisaient le multiculturalisme et le fédéralisme, deux éléments officiellement adoptés par ce pays. En revanche, ceux qui s'identifiaient plus au Québec ont parlé de leur

---

75 Je suis fier d'être Canadien et Péruvien aussi. Je me sens fier parce que, du point de vue familial, j'ai une fille péruvienne et j'ai un fils canadien. Ainsi, les sentiments des deux pays sont là. Et bien que je n'exerce pas ma profession ici, j'ai un emploi sûr, un emploi stable et parce que je gagne de l'argent ici, je paie aussi mes impôts, je fais partie de l'économie de ce pays. Et alors, je vais bien. Je vais bien.

attachement à la culture québécoise et à la langue française. Trois répondants ont mentionné qu'ils étaient davantage attachés à la ville de Montréal (ou à la Rive-Sud), qu'au Québec ou au Canada. Pour ce qui est des dix autres répondants, leur sentiment d'appartenance à la société d'accueil était plus ténue. Alors qu'ils disaient aimer vivre au Québec et au Canada, il semble qu'ils avaient davantage de difficulté à définir comme « Québécois » ou comme « Canadiens » en raison de divers facteurs (dont le fait de ne pas être né au Québec, d'y résider depuis peu, d'avoir un accent, d'être différent des autres au plan phénotypique, etc.).

## **7.2 Sentiment d'inclusion (ou d'exclusion) par rapport au « nous » québécois (ou canadien)**

Dans les entrevues, dix répondants ont exprimé une difficulté à s'identifier comme Québécois ou Canadiens, peu importe qu'ils aient acquis ou non la citoyenneté canadienne et peu importe le nombre d'années passées au Québec (variant de 5 ans à 24 ans pour ces personnes). Pour ces répondants, il était plus difficile (voire impossible pour certains) de se considérer comme Québécois ou Canadiens. Pour certains, il semble que leur représentation de la nation, tendant à valoriser une conception plus ethnique du groupe national québécois ou canadien, pourrait expliquer ce sentiment d'exclusion par rapport à la communauté imaginée, soit-elle québécoise ou canadienne. En parallèle, le sentiment des immigrants pouvait aussi être influencé par les discours à leur sujet qui sont véhiculés dans la société d'accueil. Par exemple, Hugo raconte que tout le monde lui fait remarquer qu'il est étranger :

Lorsque j'arrive ici, c'est sûr que tout le monde me fait remarquer que je suis étranger, mais pas dans le mauvais sens, sinon que c'est normal. Je n'ai pas le physique d'un Québécois, on va dire normal. Et ça ne me dérange pas, mais je me sens... je crois que ma vraie identification va être Québec quand je vais avoir un enfant ici. Ça c'est vraiment, pas moi, ça va être mes enfants qui eux seront Péruviens, Péruviennes, Québécois et Canadien. Pas moi (Hugo, entrevue M22).

Hugo explique qu'il n'a pas le physique d'un « Québécois normal », bref qu'il est différent de ce qu'il considère comme étant un Québécois normal. Lorsqu'il se décrit physiquement, Hugo dit : « Oui, je suis foncé, je suis vraiment un typique Péruvien de la montagne ». Pour

Hugo, il semble donc y avoir cette idée, basée en partie sur l'hérédité, qu'il ne peut pas appartenir au groupe québécois. Par contre, ses enfants qui seraient nés ici (et de surcroît d'une union avec sa présente conjointe québécoise) pourraient eux être Péruviens, Québécois et Canadiens, mais pas lui. Dans les entrevues, plusieurs autres répondants ont mentionné qu'ils ne pouvaient pas être Québécois parce qu'ils n'étaient pas nés au Québec. Dans ce contexte où le lieu de naissance est perçu comme une condition *sin qua non* pour être Québécois, il devient impossible pour ces Péruviens nés au Pérou et immigrants au Québec de devenir Québécois. Peu importe le nombre d'années vécues au Québec, ce qui compte ce serait le fait d'y être né ou pas. Cette modalité d'appartenance, basée sur la naissance, reflète ici une conception ethnique de la nation.

En parallèle, on peut aussi supposer que l'attitude des Québécois envers les immigrants péruviens – du moins celle qu'ils perçoivent envers eux (comme Hugo lorsqu'on lui fait remarquer qu'il est étranger) – contribue également à rendre plus ténu le sentiment d'identification envers le Québec. Emilia, par exemple, note que c'est en raison de leur accent que les Péruviens ne se sentent pas Québécois. Elle dit :

On ne se sent pas Québécois, parce qu'on n'a pas le même accent. Peu importe le nombre d'années qu'on est ici, on va toujours être tagué de latino. Donc, je ne pourrai jamais dire... Des fois, moi, à la blague, je dis que je viens de Rimouski. Et après je dis je suis Rimouskoise d'adoption, parce que personne ne va me croire quand je dis je viens de Rimouski. [...] Je suis, je serai toujours Latino. Donc, je ne peux pas dire que je suis Québécoise (Emilia, entrevue F9).

Ici aussi, il semble qu'il y ait une référence à la conception ethnique de la nation. En effet, c'est le fait de ne pas partager la même langue maternelle, de parler français avec un accent espagnol et donc, de se faire cataloguer de Latino, qui limite l'appartenance au nous québécois<sup>76</sup>. Si on est Latinos, on ne peut pas être Québécois.

---

<sup>76</sup> Nous reviendrons sur la question de l'accent dans l'identification au nous québécois dans la section suivante. En nous inspirant du concept de « québéquité » (Sarkar, 2008), nous verrons que la société d'accueil joue un rôle dans le sentiment d'acceptation des immigrants qui ne partagent pas l'accent dit « québécois ».

Mario, quant à lui, fait plutôt référence à une différence de culture, d'habitudes de vie. Il dit qu'il n'est pas Canadien, même s'il aime bien le Québec et le Canada. Dans le passage suivant, il explique sa position :

**Mario :** Moi, je ne suis pas Canadien, je ne me sens pas Canadien. Je suis Péruvien, avec les papiers, les documents. Oui, j'aime le Québec, j'aime le Canada, parce qu'il m'a donné l'opportunité. Mais moi, je ne suis pas Canadien, je ne me sens pas Canadien.

**Geneviève :** Pourquoi pensez-vous que vous ne vous sentez pas Canadien ?

**Mario :** Parce que bon, je suis différent. C'est la façon de vivre, peut-être, parce qu'on n'a pas le même climat, mettons. Les habitudes, ce ne sont pas les mêmes. Moi, je mange presque toujours de la bouffe péruvienne. Je lis tous les jours le journal péruvien. Oui, c'est ça, c'est tout (Mario, entrevue M3).

Il est intéressant de mentionner que le fait de ne pas se considérer comme Québécois ou Canadiens, ne signifie pas nécessairement un plus grand sentiment d'appartenance envers le Pérou. Emilia, qui disait qu'elle n'était pas Québécoise, ne se trouvait pas Péruvienne non plus. Elle dit :

Quand je vais au Pérou, je ne suis plus Péruvienne non plus. J'ai changé, je suis différente. Je suis contente de voir ma famille, de manger des mets, de vivre dans ma culture, mais je suis touriste, je viens en visite (Emilia, entrevueF9).

Elle conclut qu'elle est plutôt citoyenne du monde :

C'est drôle, parce qu'on n'est pas Québécois, mais on n'est pas non plus Péruviens. On est citoyen du monde. Parce que quand je me rappelle, l'avant dernier voyage que j'ai fait au Pérou, j'avais hâte de retourner (Emilia, entrevueF9).

Dans les entrevues, deux autres femmes (Valentina et Gabriela) ont noté qu'elles se sentaient plus citoyennes du monde que Péruviennes, Québécoises ou Canadiennes. Les trois répondantes qui ont utilisé cette expression avaient toutes vécu un certain temps à l'extérieur du Pérou avant de s'installer au Québec. Valentina avait vécu en Belgique, Gabriela en Allemagne et Emilia au Japon. Ici, le processus de migration contribue donc à construire une identité alternative, une identité nouvelle qui permet aux répondantes d'imaginer une catégorisation identitaire différente. Elles ne sont ni tout à fait Québécoises, ni tout à fait Péruviennes, elles se disent plutôt citoyennes du monde,

exprimant alors une identité déterritorialisée, un troisième espace identitaire, hors des frontières nationales.

Dans le cadre de ses recherches sur les couples mixtes installés au Maroc et composés d'une personne marocaine et d'une personne étrangère, Therrien (2013) révèle que plusieurs individus en situation de migration développent une conception du chez-soi qui est « plurielle et détachée d'un ancrage territorial » (93). En se disant citoyennes du monde, il semble donc qu'Emilia, Valentina et Gabriela refusent de circonscrire leur identité à un pays en particulier. Alors que ces trois répondantes arborent une identification cosmopolite, d'autres répondants avaient plutôt adopté une identification « régionale/continentale » après leur arrivée au Québec. Valorisant et reconnaissant leurs liens avec l'Amérique latine, certains des participants ont dit qu'ils se considéraient Latinos au Québec, une identité qu'ils n'avaient pas vraiment avant d'immigrer.

### **7.3 De Péruviens à Latinos ?**

Lorsque des migrants internationaux arrivent dans un nouveau pays pour s'y installer, ils s'insèrent dans une société déjà en place, une société qui peut être déjà traversée de discours dominants à leur sujet. Par exemple, dans le cas des jeunes Africains continentaux qui immigreront en Amérique du Nord, Ibrahim (1999) note que ces derniers entrent un espace discursif dans lequel ils sont tous perçus comme des « Blacks ». Ces jeunes africains, qui ne s'imaginaient pas « Blacks » avant d'arriver aux États-Unis ou au Canada, apprennent à devenir « Blacks » et à agir comme des « Blacks » (par exemple, écouter de la musique hip-hop et adopter les codes vestimentaires et pratiques linguistiques qui sont associés à cette culture musicale) (Ibrahim, 1999). Dans son étude portant sur l'apprentissage de l'anglais chez les jeunes immigrants africains francophones fréquentant une école de langue française en Ontario, Ibrahim explique sa pensée ainsi :

My central working contention was that, once in North America, continental African youths enter a *social imaginary*: a discursive space or a representation in which they are already constructed, imagined, and positioned and thus are treated by the hegemonic discourses and dominant groups, respectively, as Blacks. Here I address the

White (racist) everyday communicative state of mind: 'Oh, they all look like Blacks to me!' (Ibrahim, 1999: 353).

Dans le cas de notre étude, il semble que les Péruviens qui s'installent au Québec font face à une situation similaire. Une fois au Québec, ils entrent un espace discursif (*a social imaginary*) où ils sont perçus comme étant « Latinos », alors qu'ils n'avaient jamais vraiment considéré avoir cette identité avant d'immigrer. Le terme « Latinos » regroupe toutes les personnes en provenance de l'Amérique latine dans une même catégorie identitaire, malgré la diversité des pays et des groupes ethniques qui composent cette région au sud des États-Unis, du Mexique au Chili. Rappelons que cette construction d'une telle catégorie s'inscrit dans un processus de racisation. Comme l'explique Creese, « les processus de racisation impliquent aussi l'homogénéisation de diverses origines nationales et ethniques dans une unique catégorie indifférenciée »<sup>77</sup> (2011 : 195). Pour les répondants, cette homogénéisation de leur identité est apprise, négociée et adoptée (ou non) de différentes manières. Alors que certains embrassent cette nouvelle identité, d'autres la dénoncent et refusent de l'adopter.

### **7.3.1 Latinos : oui, mais...**

Lorsque j'ai demandé aux répondants ce qu'ils pensaient du terme « Latino » utilisé pour les décrire, une majorité des répondants ont dit qu'ils étaient Latinos, puisqu'ils étaient effectivement originaires de l'Amérique latine. Par ailleurs, plusieurs ont tout de suite ajouté qu'ils avaient adopté cette appellation seulement une fois au Québec. Comme le souligne Hector, « au Pérou, ça n'existe pas le terme latino » (Hector, M8). Valentina exprime une pensée similaire lorsqu'elle dit qu'elle ne se considérait pas Latina au Pérou :

Je suis Latina. Quand j'étais dans mon pays, je savais que j'étais Latina, mais je ne me considérais pas Latina comme les gens qui sont Latinos aux États-Unis. Mais ici, oui, c'est sûr que je ne suis pas une personne née ici, je ne suis pas blonde [rires] (Valentina, F4).

Lorsque Valentina dit qu'il est évident qu'elle ne peut être une personne née ici, puisqu'elle « n'est pas blonde », elle reproduit une conception de la population non immigrante comme

---

<sup>77</sup> Traduction libre.

étant blanche. Une telle conception nie la présence des autochtones au Québec et toutes les générations d'immigrants non européens arrivés ici depuis plusieurs générations. Le fait que Valentina reproduise un tel discours, conceptualisant les Québécois non immigrants comme étant nécessairement blancs, n'est pas surprenant. D'autres auteurs ont noté que dans le langage courant, le terme immigrant est souvent associé exclusivement aux personnes de couleur (voir notamment Li, 2003, Guo, 2009 et Sarkar, 2008). En se référant à van Dijk (1993), il appert donc que Valentin a intériorisé ici une idéologie hégémonique véhiculée dans la société québécoise (et canadienne), une idéologie qui sert aussi à déterminer qui vient d'ici (les blancs) et qui vient de l'extérieur (les non-blancs, dont les Latinos).

Tout comme Valentina et Hector, la majorité des répondants ont dit s'identifier au groupe latino, même si plusieurs d'entre eux soulignaient aussi le caractère problématique de cette catégorie sociale. Hugo, par exemple, se décrit comme un Latino au Québec, mais il est aussi conscient que ce terme « englobe tout le monde » (entrevue M22). Il explique par exemple que les gens disent souvent qu'il est Mexicain et « que c'est correct ». Il ajoute qu'il passe pour un Mexicain pour éviter de dire « c'est où le Pérou ». Mario raconte une expérience similaire, lorsqu'il dit que « tout le monde pense que le Pérou c'est la même chose que le Mexique » (entrevue M3). Il précise qu'il se sent Latino, mais davantage Péruvien, alors que les gens « des fois » ne savent pas faire la différence entre les différents pays d'Amérique latine :

Je me sens Latino aussi. Mettons que j'ai une identité majeure qui est péruvienne, comme pour la patrie, un petit peu plus grand. Dans le sens que les Péruviens ont beaucoup de choses en commun avec l'Amérique latine, les Latinos. Mais les gens, des fois, ils disent Latino, mais ils ne savent pas distinguer (Mario, entrevue M3).

Gabriela, quant à elle, mentionne que les personnes à son travail ont tendance à confondre les pays d'Amérique du Sud. Elle raconte :

Au début, c'était drôle, parce que moi au travail, je disais tout le temps que j'étais Péruvienne. Mais il y avait quelqu'un qui venait me dire, « ah oui, c'est comment le Chili ? » [rires] Je pense que, je ne sais pas, mais, les gens n'ont pas d'intérêt à voir ce qu'il y a au sud du Mexique. Ils pensent que le Chili, le Pérou, c'est pareil. Et, nous, vraiment, chaque pays, on a sa propre identité, sa propre culture. Moi, j'aime bien mes

voisins chiliens, mais moi, je ne suis pas Chilienne pantoute. Donc, c'est ça, des fois cela me gêne qu'un Québécois, une Québécoise me disent « ah c'est comment le Chili », ou que des fois, j'ai l'impression qu'ils peuvent penser qu'on habite encore dans des... avec des pailles, avec des plumes. [...] Mais, c'est ça, j'aimerais que parfois les gens prennent plus attention, de voir une carte de l'Amérique du Sud, et savoir où se trouve chaque pays (Gabriela, entrevue F12).

Il est légitime de se demander en quoi ces commentaires anodins d'une collègue de travail – qui, dans ce cas précis, ne connaît pas la géographie de l'Amérique du Sud – ont un impact sur le vécu des répondants péruviens. En fait, rappelons que ces commentaires s'inscrivent dans un contexte où la plupart des répondants sont déqualifiés sur le marché du travail (chapitre V). Plutôt que constituer de simples commentaires anodins, ces discours reflètent (et justifient, dans une certaine mesure) les pratiques discriminantes en emploi où les immigrants provenant de pays « pauvres » voient leurs qualifications être dévaluées systématiquement. À ce sujet, Sofia trouve que plusieurs personnes voient seulement le « côté sous-développé » (« el lado desarrollado ») du Pérou et perçoivent les Péruviens comme des gens qui ont un niveau d'éducation très faible. Elle explique comment elle se sent :

Yo siento que una gran cantidad de gente sigue viendo Perú como las fotos de las partes más pobres de nuestro país. Yo siento que mucha gente sigue viéndonos como los campesinos de las fotos de Cuzco, con sandalias... yo no sé, esas sandalias de cuero, con las falditas típicas, o nos sigue viendo como las fotos de los niños pobres, malnutridos. Yo pienso que la gente mira y nos imagina en un país de tercer mundo. Yo no siento que ellos vean el lado desarrollado del Perú o que nos miran de repente como personas con un nivel de educación súper bajo, que no nos miran como que nosotros podemos estar... al mismo nivel que el resto<sup>78</sup> (Sofia, entrevue F14).

Ainsi, la même tendance qui consiste à « mettre tous les latinos dans le même sac » (Hugo, entrevue M22) perçue par les répondants, se reflète aussi dans la construction imaginée du

---

<sup>78</sup> Je sens que beaucoup de gens voient encore le Pérou comme sur les photos des régions les plus pauvres de notre pays. Je pense que beaucoup de gens nous voient encore comme les paysans des photos de Cuzco, avec les sandales ...je ne sais pas, ces sandales en cuir, avec des petites jupes typiques, ou ils continuent de nous voir comme sur les photos des enfants pauvres, souffrant de malnutrition. Je pense que les gens nous regardent et nous imaginent dans un pays du tiers monde. Je ne pense pas qu'ils voient le côté développé du Pérou ou qu'ils nous regardent parfois comme des gens avec un niveau d'éducation super faible, qu'ils nous regardent comme si nous ne pouvions être ... au même niveau que le reste.

Pérou. Parfois, des répondants perçoivent que l'ensemble du Pérou tend à être considéré comme « pauvre » et « sous-développé ».

### 7.3.2 « *Nosotros somos latinos*<sup>79</sup> »

Si des répondants ont mentionné le côté plus problématique du terme latino, d'autres participants quant à eux, ont adopté de manière plus positive l'identité latina apprise et réappropriée au Québec afin de construire une identité commune avec les autres immigrants en provenance de l'Amérique latine. Pablo raconte avec enthousiasme qu'il a « trouvé » l'identité latina une fois ici, entre autres parce qu'il partage avec tous les Latinos l'expérience de l'immigration. Il dit :

J'ai trouvé l'identité latina ici. Ici, c'est concret. C'est un espace qui est à toi. La langue c'est très important. On se sent Latino, on partage cette expérience de l'immigration d'une façon ou d'une autre. L'identité latina, on la retrouve ici. On ne l'avait pas avant de venir ici (Pablo, entrevue M2).

José abonde dans le même sens :

Latino es la etiqueta cuando estoy afuera. Sale como el orgullo de hablar español. Latino es la cadena que hablamos español. Somos muy alegre, sociable, bailadores, jugar, bromar. Nadie dice soy latino en Perú. Solamente aquí, nosotros somos latinos<sup>80</sup> (José, entrevue M11).

Ici, l'identité latina est donc réclamée et réappropriée positivement par ces répondants. Sarkar et Allen parlent de « name claiming » (« la réclamation d'un nom ») par opposition au « name calling » (« l'attribution d'un nom »)<sup>81</sup> lorsque des individus s'identifient eux-mêmes, « de manières non seulement plus subtiles et complexes, mais souvent en conflit avec les noms qu'on leur a attribués » (Sarkar et Allen, 2007 : 120). Alors que le « name

---

<sup>79</sup> Nous sommes Latinos.

<sup>80</sup> Latino est l'étiquette quand je suis à l'extérieur. Ça ressort comme la fierté de parler espagnol. Latino est le lien qui nous unis de parler espagnol. Nous sommes très joyeux, sociables, danseurs, jouer, blaguer. Personne ne dit que « je suis Latino au Pérou ». Seulement ici, nous sommes Latinos.

<sup>81</sup> *TERMIUM Plus*<sup>®</sup> traduit « name calling » par « injure », en précisant qu'il s'agit d'une traduction imparfaite. [http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=1&srchtxt=NAME+CALLING&index=alt&codom2nd\\_wet=1#resultrecs](http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=1&srchtxt=NAME+CALLING&index=alt&codom2nd_wet=1#resultrecs)

calling » fait davantage référence à la dimension discursive des constructions identitaires, le « name claiming » fait plutôt référence au rôle de l'agentivité individuelle dans ce processus dialogique (Sarkar et Allen, 2007 : 120).

Réclamant ainsi une identité latina positive, plusieurs répondants ont insisté sur le fait que les latinos en général (et les Péruviens en particulier) étaient des personnes très travaillantes. Par exemple, Angel explique que les Latinos travaillent fort. En comparaison, il trouve que souvent, les Québécois qui travaillent au même restaurant que lui n'aiment pas « suer au travail » (« sudar la camiseta ») :

No sé porque [los quebecos] no les gustan sudar la camiseta como se dice. Porque hay momentos que uno tiene que mopear, agacharse. « No, no, este no es mi trabajo, este no es mi trabajo », del quebeco es la clásica. « Esto no es mi trabajo, esto no es parte de mis tareas ». El latino no. Si hay que hacer esto, lo hacemos. Somos más asequibles a hacer más tareas. En cambio el quebeco no, es limitado<sup>82</sup> (Angel, entrevue M15).

Andrea abonde dans le même sens. Elle dit : « nous les immigrants, spécialement les Latinos-américains, plus que n'importe quel autre groupe, je ne veux pas dire qu'on est les seuls, mais on est un pourcentage, un groupe de travailleurs qui sont vraiment forts. On est fort pour travailler. On a une bonne endurance d'abord, un sens des responsabilités très, très grand ». Dans leur article intitulé « Essentiels, fiables et invisibles : les travailleurs agricoles migrants latino-américains au Québec vus par la population locale », Bélanger et Candiz (2014) rapportent un discours similaire. Ces auteurs révèlent que les employeurs québécois apprécient les travailleurs migrants latino-américains, entre autres parce qu'ils trouvent qu'ils ont une meilleure éthique de travail que les travailleurs québécois locaux. Dans le contexte du travail (non qualifié), s'identifier comme un latino (travaillant) devient donc une identité qui peut être perçue positivement, à la fois par les travailleurs « latinos » et par les employeurs.

---

<sup>82</sup> Je ne sais pas pourquoi [les Québécois] n'aiment pas suer de la chemise comme on dit. Parce qu'il y a des moments où on doit « passer la moppe », s'accroupir. « Non, non, ce n'est pas mon travail, ce n'est pas mon travail », d'un Québécois, c'est la classique. « Ce n'est pas mon travail, ce ne fait pas partie de mes fonctions ». Le Latino, non. Si ça doit être fait, nous le faisons. Nous sommes plus enclins à faire plus de tâches. En comparaison, le Québécois, non, il est limité.

### 7.3.3 *Ambivalence et refus de l'identité latino*

Quelques répondants ont, quant eux, révélé qu'ils ne s'identifiaient pas du tout à la catégorie « latino ». Sofia, entre autres, trouvait que le terme latino était associé à des préjugés. Elle s'explique ainsi :

Lo que pasa es que acá la gente, cuando uno viene de Latinoamérica, inmediatamente nos pone la etiqueta de « latino ». Y a mí no me gusta esa etiqueta, porque yo siento que ahí hay ciertos prejuicios sobre los latinos. Y yo... Yo no me identifico en esos *prejuicios*. Entonces, la gente piensa que los latinos vienen aquí a hacer la fiesta, que son gente bulliciosa. Yo no he escuchado nunca, pero no sé... podrían pensar que somos personas... Si he escuchado decir que no decimos la verdad, entonces eh... A mí no me gusta que me incluyan dentro del grupo latino. Entonces, yo soy peruana, pero también sé que entre el grupo de peruanos hay de todo. Entonces eh... Yo me identifico con las personas, no por el lugar de donde vienen, si no por los valores que compartimos<sup>83</sup> (Sofia, entrevue F14).

Comme l'explique Sofia, elle n'aime pas cette étiquette qui, selon elle, vient avec certains préjugés : « les gens pensent que les Latinos viennent ici pour faire la fête et que ce sont des gens bruyants ». Elle ajoute qu'elle a entendu dire que « nous ne disons pas la vérité ». Elle dit qu'elle n'aime pas être incluse dans le « groupe latino ». Refusant de s'identifier à cette catégorie, Sofia présente ici une identité davantage individuelle, basée sur les valeurs qu'elle partagerait avec d'autres personnes. Bref, plutôt que de mettre l'accent sur l'appartenance au groupe ethnique (« latino ») ou national (« péruvien »), c'est l'individu en tant que personne qui importe, et non le lieu d'où il vient. Précisons que Sofia était une étudiante étrangère qui vivait et étudiait dans la ville de Québec depuis cinq ans. Il semble donc que pour l'instant, l'idée d'une appartenance envers le Québec et le Canada n'était pas non plus une option significative pour elle.

---

<sup>83</sup> Ce qui se passe ici c'est que les gens, quand on vient de l'Amérique latine, immédiatement on nous met l'étiquette de « latino ». Et je n'aime pas cette étiquette, parce que je pense qu'il y a ici certains préjugés envers les Latinos. Et je... Je ne m'identifie pas à ces préjugés. Alors, les gens pensent que les Latinos viennent ici pour faire la fête, ce sont des gens bruyants. Je ne l'ai jamais entendu, mais je ne sais pas... Les gens pourraient penser que nous sommes des gens... Oui, j'ai entendu dire que nous ne disons pas la vérité, alors... Je ne veux pas être inclus dans le groupe latino. Je suis donc Péruvienne, mais je sais aussi que, parmi le groupe des Péruviens il y a de tout. Alors, euh... Je m'identifie aux gens, non pas en raison du lieu d'où ils viennent, mais pour les valeurs que nous partageons.

Daniela, quant à elle, était plus ambivalente par rapport au terme latino. Alors qu'elle se disait tout de même Latina, elle soulignait aussi qu'il y avait des différences entre les gens des divers pays de l'Amérique latine. Elle s'exprime ainsi :

Ah, sí. Claro soy latina, pero mejor peruana. Yo prefiero antes peruana que latina porque es como no sé... siento que como yo tengo amigas latinas, o sea chilena, argentina, yo sé cuáles son nuestras diferencias. O sea, sí, cuando estamos juntas somos las latinas, pero yo me veo más como peruana. Y sobre todo, Daniela. No sé, es como que siento que soy Daniela. O sea soy peruana pero soy más otras cosas, ¿me entiendes? Al momento de representar el Perú, obviamente me siento peruana, número uno, número dos, número tres, peruana. Pero hoy, como que en esta sociedad soy yo. Porque quizás justamente el problema de identidad que si no me siento tan peruana, o sea... Cuando estoy en Perú no me siento tan peruana, cuando estoy en Quebec me siento súper peruana, quizás lo que me permite llegar a un consenso, a algo más estable, es que finalmente soy yo. Esté donde esté, soy Daniela<sup>84</sup> (Daniela, entrevue F16).

Dans ce passage, Daniela révèle qu'elle est effectivement Latina, mais qu'elle se voit plus comme Péruvienne. Elle pense que puisqu'elle a des amies latinas (du Chili et de l'Argentine, notamment), elle sait « quelles sont [leurs] différences ». Elle constate aussi que son identité change selon les contextes. Au Québec, elle se sent « super Péruvienne », mais au Pérou, elle ne se sent pas si Péruvienne. En dernière analyse, elle dit que peu importe où elle est, elle est Daniela. Tout comme Sofia, elle privilégie donc une identité individuelle, unique, mais sans toutefois refuser complètement l'identification latina.

Gabriela, de son côté, refusait complètement d'utiliser le terme latino pour se décrire. Pour elle, ce terme faisait référence à des clichés :

---

<sup>84</sup> Ah oui. Bien sûr, je suis « Latina », mais davantage Péruvienne. Je préfère Péruvienne avant Latina parce que c'est comme, je ne sais pas ... J'ai l'impression que comme j'ai des amies latinas, c'est-à-dire des Chiliennes, des Argentines, je sais quelles sont nos différences. Alors oui, quand nous sommes ensemble nous sommes latinas, mais je me vois plus comme Péruvienne. Et surtout comme Daniela. Je ne sais pas, c'est que je sens que je suis Daniela. Je veux dire que je suis Péruvienne, mais je suis plus d'autres choses, vous me comprenez ? Au moment de représenter le Pérou, je me sens évidemment Péruvienne, numéro un, numéro deux, numéro trois, Péruvienne. Mais aujourd'hui, dans cette société, je suis moi. Parce que peut-être que justement le problème d'identité, si je ne me sens pas tant Péruvienne, ou bien ... Quand je suis au Pérou, je ne me sens pas si Péruvienne et quand je suis au Québec, je me sens super Péruvienne, peut-être que ce qui me permettrait de parvenir à un consensus, à quelque chose de plus stable, c'est que finalement je suis moi. Où que tu sois, je suis Daniela.

Moi je trouve que Latino, pour moi, c'est quelqu'un qui danse la salsa, je ne sais pas, dans ma tête... Puis des fois les gens pensent que parce qu'on vient d'un pays où l'on parle espagnol, qu'on danse la salsa et qu'on mange des nachos. Non, mon chum, lui aussi, il dit : « moi je suis Latino, parce que mon père est Mexicain. » Mais, pour moi, c'est juste un mot (Gabriela, entrevue F12).

Dans ce passage, Gabriela exprime ce qu'elle perçoit comme étant un des discours sur les « latinos », soit celui qui représente les Latino-américains comme des gens qui dansent la salsa et qui mangent des nachos. Pour Gabriela, la représentation populaire des « Latinos », basée sur des stéréotypes quant au type de musique dansée et de nourriture consommée, ne correspond pas du tout à ce à quoi elle s'identifie. Compte tenu de la diversité des groupes culturels, de la musique et des danses pratiquées dans toute l'Amérique latine, il est certainement impossible de réduire une région entière à une musique et à un met. Elle conclut en disant que « c'est juste un mot ». Dans le contexte où les immigrants péruviens s'insèrent dans une nouvelle société au sein de laquelle la catégorie latina est déjà imaginée, décrite et (re)construite socialement à travers différents discours – certains positifs<sup>85</sup>, d'autres qui semblent plus discriminatoires –, ces discours ont certainement un impact sur les constructions identitaires des répondants. Rappelons qu'Ibrahim décrit avec brio un processus similaire en ce qui a trait aux jeunes immigrants africains qui sont confrontés à une nouvelle identité de « Blacks » lorsqu'ils arrivent à Toronto (Ibrahim, 1999). Ibrahim montre que ces jeunes africains apprennent à devenir Blacks une fois en Amérique du Nord. Similairement, il semble que les répondants de cette étude ont aussi appris à devenir « Latinos » une fois au Québec.

#### ***7.3.4 Latino, mais pas trop***

Ricardo raconte qu'il « joue » avec le fait qu'il est Latino au Québec. Au Pérou, il était simplement Péruvien et Latino. Une fois au Québec, il trouve qu'il est plus fier d'être Latino « ici » que « là-bas ». Relativement à l'usage du terme latino au Pérou, il dit :

---

<sup>85</sup> Pour une discussion sur les discours positifs (mais non moins problématiques) au sujet des « Latinos », représentés comme des travailleurs fiables et travaillants, voir l'article de Bélanger et Candiz (2014), intitulé « Essentiels, fiables et invisibles : les travailleurs agricoles migrants latino-américains au Québec vus par la population locale ».

Au Pérou, tu ne te poses pas la question, parce qu'il n'y a pas de diversité, zéro. Zéro diversité, donc on est Péruvien, on est Latino. Je me sens plus fier d'être Latino ici que là-bas. Aujourd'hui oui, je sens que c'est... Je joue avec le fait d'être Latino. Oui au jour le jour, je suis beaucoup plus... Je parle avec mes mains, je sais que je suis Latino. Mais il y a beaucoup de Québécois, il y a beaucoup de Nord-Américain en moi, donc pour un Latino c'est aussi un peu, l'effet des rendez-vous, l'effet de la façon de penser, les valeurs, mais je reste Latino, je vais rester toujours Latino (Ricardo, entrevue M23).

En jouant avec le fait d'être Latino, Ricardo reconnaît en quelque sorte qu'il joue un rôle en tant que « Latino ». Les travaux sur le genre et la sexualité ont démontré à quel point plusieurs des comportements humains sont souvent dictés par des rôles construits socialement, plutôt que par des déterminants biologiques (voir entre autres Butler, 1999, Andersen et Hysock, 2011). En utilisant l'analogie de la performance, ces travaux exposent à quel point les hommes et les femmes sont encouragés à jouer les « bons » rôles sociaux de sexe qui leur sont respectivement assignés socialement en tant qu'homme et en tant que femme. En s'inspirant de ces théories, Willie (2003) suggère de concevoir la « race » de manière similaire. Alors qu'elle analyse les comportements des étudiants noirs dans les universités américaines, Willie observe que ces étudiants choisissent parfois de se comporter comme des Noirs (« to act Black ») ou comme des Blancs (« to act white »), de manière stratégique et selon les différents contextes. Elle écrit :

[r]ace is not only – or solely – about phenotypic difference, but also about which differences match up with the behaviors that are expected from each racial group. Indeed, regardless of how much our behavior may contradict racial stereotypes, we each still have to navigate the expectations of others (Willie, 2003: 115).

Toujours aux États-Unis, Delgado réfléchit sur son identité latina en tant que professeur d'université. Il remarque qu'il mobilise son identité latina de manière différente selon les situations. Il note : « as a Latino academic I tactically and strategically perform identity in my roles as a teacher, scholar, and administrator in higher education » (Delgado, 2009 : 150). À la lumière de ces réflexions sur la représentation et la performance de soi en tant que personne racisée (ou « latinisée » dans ce cas), il est intéressant de noter comment Ricardo joue son rôle en tant que Latino et mobilise son identité latina au Québec, un contexte culturel et social bien spécifique. En fait, Ricardo remarque qu'il peut représenter

et utiliser cette identité à son avantage. Dans le cadre de son travail comme technicien, Ricardo anime parfois des formations. Dans l'échange suivant, Ricardo raconte son expérience :

**Geneviève :** Quand tu donnes une formation, comment ça se passe avec les gens qui reçoivent les formations, en général ?

**Ricardo :** Ça se passe très bien. Puis je joue un peu. Je vais jouer avec le fait que j'ai un accent, avec le fait que je suis Latino. C'est ça, ça veut dire, tu as deux choses : soit ton accent, la couleur de ta peau, le fait que tu te trouves encore immigrant, ça va être un défaut, ou tu peux jouer ça, avec la carte que ça va être un avantage. Tu parles plus de langues, tu es bronzé toute l'année, puis je fais comme... pour moi, c'est un avantage. Et le fils plus âgé de ma sœur joue un peu, c'est comme un jeu. Il est très Québécois, il est arrivé ici à six ans. Il parle beaucoup, mais lui, il n'a pas un accent comme moi. Mais je lui disais tout le temps, c'est un avantage. Si tu le joues de l'autre façon, tu vas te sentir toujours comme immigré, discriminé. Il y a des gens qui le font (Ricardo, entrevue M23).

Pour Ricardo, être Latino au Québec devient donc une identité positive, valorisée et valorisante (« tu parles plus de langues, tu es bronzé toute l'année ») qu'il peut mobiliser à son avantage dans certains contextes. Par ailleurs, Ricardo est aussi bien conscient des limites qui vont de pair avec cette identité racisée. Par exemple, il fait remarquer que dans le milieu des médias grand public, il ne voit pas de journalistes non blancs à la télévision et il n'attend pas de « gens qui ont un accent » à la radio. Il dit :

C'est sûr qu'il y a des milieux où c'est beaucoup plus difficile, parce que je vois par exemple, à l'antenne de Radio-Canada, il n'y a pas de, ils sont tous blancs ceux [les journalistes] qu'on voit à la télé. Il y a du travail à faire. Ça se fait là, mais... Dans les journalistes, il y a des Latinos, il y a des Arabes, mais ils ne sont pas à l'antenne, à la télé, devant l'écran. À la radio il y en a, mais tu ne le sais pas par la voix, parce qu'ils sont de deuxième génération. Il n'y a pas de gens qui ont un accent (Ricardo, entrevue M23).

En ce sens, l'identité latina devient, dans ce contexte, un « marqueur d'inégalité ». Si cette identité peut être stratégiquement mobilisée de manière avantageuse par les répondants dans certaines circonstances (ils sont considérés comme étant travaillants), les manifestations de cette identité (tel un accent hispanophone « prononcé ») peuvent parfois rendre plus difficile l'accès à certains milieux. La notion théorique de « Québécoïcité », proposée par Sarkar (2008), amène un éclairage intéressant pour mieux comprendre la position inégale que confère l'identité latina au Québec.

Tout comme dans le cas des conceptions de la nation (ethnique versus civique), Sarkar suggère d'aborder la question de l'identité québécoise en tenant compte de son sens civique (officiel) et de son sens ethnospécifique (populaire). Alors que dans les discours officiels (gouvernemental, scolaire et universitaire) sur la citoyenneté au Québec, le terme « Québécois » représente « quelqu'un qui vit au Québec et qui participe pleinement à la vie sociale et démocratique » (Sarkar, 2008 : 31) – une définition ayant un sens « civique » –, il semble que dans la vie de tous les jours, le terme « Québécois » prend plutôt un sens ethnospécifique. En effet, les immigrants au Québec de couleur non blanche se font régulièrement demander « Vous êtes de quelle nationalité ? », et ce, même s'ils ont adopté le « français comme langue publique commune » (Sarkar, 2008 : 31). En ce sens, « la couleur de la peau, ou l'apparence, semble être un critère déterminant dans la définition populaire de l'appartenance, au Québec » (Sarkar, 2008 : 32), malgré un discours officiel qui rejette toute dimension « raciale » comme critère d'inclusion à l'identité québécoise. Ce qui est valorisé dans le discours officiel est plutôt la connaissance de la langue française afin d'être inclus comme membre à part entière de la société québécoise. Sarkar note par contre que la simple connaissance du français n'est pas suffisante pour s'identifier et être identifié comme Québécois, puisque c'est surtout le « français québécois » qui marque l'appartenance au groupe majoritaire. Afin de mieux prendre en compte les deux dimensions absentes du discours officiel (soit « la couleur de la peau » et « l'accent français »), mais si présentes dans les interactions quotidiennes et les définitions populaires, Sarkar suggère d'utiliser le concept de Québécoïcité, se situant « à l'intersection du vu et de l'entendu » (2008 : 32). Cette auteure définit la Québécoïcité comme suit :

Ainsi, la Québécoïcité se mesurerait selon deux critères, soit la couleur de la peau et l'accent en français, et serait presque quantifiable. Un individu possède de la Québécoïcité dans la mesure où il est blanc (ou « assez » blanc) et où il parle français avec le bon (ou un « assez » bon) accent québécois, typiquement caractérisé par les usages provenant de diverses régions de la province, « permis » ou non, qui caractérisent le locuteur du français québécois (Sarkar, 2008 : 33).

À la lumière de cette définition, les propos de Ricardo prennent tout leur sens. Lorsqu'il dit que son neveu est « très Québécois », précisant du même coup que ce dernier « n'a pas un

accent » comme lui, il révèle un degré de Québécoïcité plus grand chez son neveu. Dans le même ordre d'idée, la faible présence de journalistes non blancs à l'antenne de la télévision et de journalistes avec un accent hispanophone à la radio, soulevée par Ricardo, reflète aussi l'importance du vu et de l'attendu dans les représentations populaires. À ce sujet, Martine Lanctôt écrit que bien qu'il soit impossible d'avoir des chiffres précis sur les emplois de journalistes à Radio-Canada, elle remarque qu'en ondes, les personnes des minorités visibles, tels « les Maxime Bertrand, Azeb Wolde-Giorhis, Akli Aït-Abdallah, Anyck Béraud et Valérie-Micaela Bain se comptent encore sur les doigts d'une ou deux mains » (2016)<sup>86</sup>.

En bref, l'appropriation et la « mise en scène » d'une nouvelle identité latina est vécue, négociée et déployée différemment selon les répondants. Bien qu'une majorité des répondants s'identifient comme Latinos, quelques participants ont aussi remis en question cette identité globale qui leur est parfois imposée à travers les discours et les pratiques qui ont cours au sein de la société d'accueil. Que cette identité soit adoptée ou non, chacun des répondants de cette étude devait tout de même apprendre à vivre dans une société où ils sont perçus comme étant « Latinos » par la majorité, avec toutes les conséquences que cela peut avoir en matière d'insertion socioéconomique et d'emploi (chapitre V), ainsi que de mobilisation de réseaux sociaux (chapitre VI), notamment. Qu'ils se sentent Latinos (ou pas), Péruviens, Québécois ou Canadiens, plusieurs répondants ont aussi mentionné un sentiment d'appartenance envers le Québec ou le Canada sur la base des valeurs véhiculées et mises de l'avant dans leur nouvelle société, faisant ici référence à une conception civique de la nation.

---

<sup>86</sup> Luc Simard, directeur de la diversité à Radio-Canada, reconnaît cette situation. Il dit: « Il y a une volonté de représenter la diversité, mais ça ne bouge pas vite. Ce qui bloque, ce sont les portes d'entrée à Radio-Canada. Ceux qui entrent ont des contacts, des réseaux. Quand on est né au Québec, qu'on est francophone de souche, on connaît souvent quelqu'un qui peut parler à telle personne. Un des défis, c'est de formaliser les portes d'entrée et de mettre fin aux entrées par contact » (cité par Lanctôt, 2016). Il est intéressant de noter que Simard fait ici référence à l'importance des réseaux sociaux pour les immigrants, question que nous avons traitée au chapitre VI.

#### **7.4 Identité, valeurs communes et citoyenneté**

Des 24 personnes qui ont participé à cette étude, 18 d'entre elles avaient obtenu leur citoyenneté. Mis à part Sofia, l'étudiante étrangère qui n'était pas certaine de rester au pays après ses études, les cinq autres participants qui n'étaient pas encore citoyens canadiens avaient tous l'intention de le devenir. Pour les répondants, il semble que la citoyenneté était vue comme allant de soi. Miguel parle d'une « étape finale » (« etapa de cierre ») du projet d'immigration et du début d'une nouvelle étape (entrevue M20). Lorsque j'ai demandé aux répondants pourquoi ils avaient obtenu la citoyenneté canadienne (ou pourquoi ils désiraient la demander), la plupart d'entre eux ont tout de suite cité des raisons pratiques. Avoir un passeport canadien leur permettait de voyager plus facilement dans divers pays, de faciliter l'entrée au Canada après un voyage au Pérou et de sécuriser leur situation au pays. Plusieurs avaient eu des expériences qu'ils considéraient comme désagréables lorsqu'ils avaient eu à passer les douanes canadiennes avec un passeport péruvien pour rentrer au pays après un séjour au Pérou. Hector, par exemple, mentionne que « lorsque tu es foncé, tu te fais fouiller » (entrevue M8).

Une bonne part des répondants a aussi mentionné qu'il était important pour eux de voter aux élections et de participer à la vie politique et citoyenne de leur nouveau pays. D'autre ont parlé du sentiment de se sentir davantage chez soi. Liliana explique qu'en ayant sa citoyenneté canadienne, elle se sent maintenant complètement à la maison : « Ya tienes las llaves de la casa. Ahorita habitamos en la casa, podemos entrar y podemos salir » (« Maintenant tu as les clés de la maison. Nous habitons dans la maison, nous pouvons entrer et nous pouvons sortir ») (entrevue F21). En plus des raisons mentionnées ci-dessus, quelques répondants ont aussi parlé des valeurs communes qu'ils partageaient avec les Québécois et les Canadiens.

Liliana explique que ses racines seront toujours péruviennes, mais qu'elle a tout de même choisi de quitter son pays et d'immigrer. Elle dit qu'elle adore le multiculturalisme, « mais toujours avec cette identité canadienne ». Elle explique :

Como te decía, las raíces siempre vamos a ser peruanos. No te puedes olvidar nunca de dónde vienes, llevas contigo eso. Es parte de ti. Pero tú optaste por un cambio, tuviste

tus razones, tienes tus argumentos y hasta este momento es el país el que nos ha acogido. Y una de las cosas que me encanta es el tema que aquí la multiculturalidad, el multiculturalismo, pero siempre con esa identidad canadiense. Ese es el común denominador. A pesar de ser multicultural, el común denominador de los valores que se comparten: los valores de democracia, de respeto, de igualdad hombre y mujer. Si bien es cierto nuestra cultura de dónde venimos... estas raíces no son tan diferentes a los valores que se tienen aquí. Compartimos muchos valores y eso nos permite también identificarnos con muchísima más facilidad con esta sociedad, con los valores que compartimos. Son los valores que queremos transmitir a nuestros hijos<sup>87</sup> (Liliana, entrevue F21).

Selon Liliana, le fait que les valeurs qu'elle retrouve ici correspondent à ses propres valeurs et à de celles de sa culture d'origine (des valeurs de démocratie, de respect, d'égalité entre les hommes et les femmes) lui permet de s'identifier plus facilement à la nouvelle société. Elle ajoute que ce sont ces mêmes valeurs qu'elle veut transmettre à ses enfants. Ici, le sentiment d'appartenance envers le pays d'accueil s'inscrit tout à fait dans une vision civique de la nation. C'est le partage de valeurs communes, et non des caractéristiques héréditaires ou apprises, qui marque l'appartenance et l'identification au groupe. D'autres répondants avaient une pensée similaire.

Mentionnons par ailleurs que ce sont majoritairement les femmes qui ont exprimé cet attachement aux valeurs communes. Il est possible d'émettre l'hypothèse que ces valeurs (telle l'égalité entre les hommes et les femmes) sont plus susceptibles d'avoir un impact positif sur la vie quotidienne des femmes immigrantes. À ce sujet, Daniela dit :

Me gusta también que hay mucho respeto, eh... si, me encanta el respeto, también... Los hombres son muy respetuosos, la posición de las mujeres también como que se respeta, no caemos tanto en el machismo [...] En Perú, a veces el machismo, en Latinoamérica en general hay machismo y es algo que acá no se ve. Como que el hombre no ayuda en la casa, no cocina, pero está cambiando. En Perú está cambiando.

---

<sup>87</sup> Comme je te le disais, les racines seront toujours péruviennes. Tu ne peux jamais oublier d'où tu viens, tu le portes en toi. Cela fait partie de toi. Mais tu as opté pour un changement, tu avais tes raisons, tu avais tes arguments et jusqu'à maintenant, c'est le pays qui nous a accueillis. Et l'une des choses que j'adore c'est le thème ici de la multiculturalité, le multiculturalisme, mais toujours avec cette identité canadienne. C'est le dénominateur commun. Malgré le multiculturalisme, le dénominateur commun des valeurs qui sont partagées : les valeurs de la démocratie, du respect, de l'égalité homme-femme. Bien qu'il soit vrai que notre culture d'où nous venons... ces racines ne sont pas si différentes des valeurs qui sont ici. Nous partageons de nombreuses valeurs et cela nous permet aussi de nous identifier avec beaucoup plus de facilité à cette société, avec les valeurs que nous partageons. Ce sont les valeurs que nous voulons transmettre à nos enfants.

En mi generación, los chicos son más independientes en la cocina y todo eso. O qué la mujer es la que se ocupa de los hijos y aquí los roles son como más equilibrados y eso básicamente<sup>88</sup> (Daniela, entrevue F16).

Christina abonde dans le même sens lorsqu'elle compare la société péruvienne et la société québécoise et l'impact des normes sociales et des lois sur les femmes et les minorités sexuelles. Elle dit :

Alors, tu vis dans des sociétés qui te restreignent comme femme, où tu te fais juger, tandis qu'ici, tu peux être qui tu veux. Tu n'as pas besoin de te marier, numéro un. Tu peux changer de relation. Ici, c'est le paradis des familles gaies, des mariages mixtes, des familles recomposées qui ont fait des preuves, tu vois. Chez nous ce n'est pas comme ça. Écoute, chaque dimanche, chaque fois que je rentre et que je vois mon Facebook avec des amis du Pérou par rapport à « ah que c'est une aberration les gais », j'ai toujours... ça me dégoûte. Mais, j'ai honte. Ces personnes-là, qui sont mes amis, j'étais avec eux. [...] Tu peux même avoir le droit de pratiquer ta religion sans l'imposer aux autres, mais la vivre pareil, tu comprends. Tandis que dans les pays comme les nôtres, s'il y a une religion, tout le monde doit la vivre, le gouvernement doit être un gouvernement religieux. La pensée économique doit être religieuse aussi. Je suis catholique, je suis croyante, mais j'aime ça vivre dans un endroit où personne n'y croit (Christina, entrevue F6).

Christina termine en disant qu'elle est catholique, qu'elle est croyante, mais elle aime vivre dans une société laïque.

Véronica, quant à elle, mentionne les rôles sociaux de sexe au sein des couples. Elle est en couple avec un Québécois d'origine et elle dit apprécier sa liberté :

Au Pérou, tu te maries et tes amis, tu les perds, parce que tu es tout le temps avec le conjoint, parce que tu dois faire la nourriture, tout le temps avec lui, juste le servir. En même temps, tu es tellement habituée de passer tout le temps avec lui, et en comparaison, moi et lui, c'est plus indépendant. Il fait ses activités, il peut sortir. Et la première année, je me suis sentie que, comme il ne passait pas beaucoup de temps avec moi. Il passait beaucoup de temps avec ses amis et il m'a dit : « sort ». Je me sentais

---

<sup>88</sup> J'aime aussi le fait qu'il y a beaucoup de respect, euh ... oui, j'adore le respect, aussi ... Les hommes sont très respectueux, la situation des femmes aussi qui est respectée, nous ne tombons pas autant dans le machisme [...] Au Pérou, parfois le machisme, en Amérique latine en général, il y a du machisme et c'est quelque chose ici qui ne se voit pas. Comme l'homme qui n'aide pas à la maison, qui ne cuisine pas, mais c'est en train de changer. Au Pérou, c'est en train de changer. Dans ma génération, les jeunes hommes sont plus indépendants dans la cuisine et tout cela. Ou bien que ce soit la femme qui s'occupe des enfants et ici les rôles sont comme plus équilibrés et c'est ça, fondamentalement.

coupable quand j'ai commencé à sortir. Je me sentais vraiment coupable, que ce n'est pas très bien. Et après, je me suis habituée et j'ai commencé à aimer ça, la liberté de ne pas me sentir coupable, pas de problème. Je ne dois pas penser que je dois retourner faire la nourriture (Veronica, entrevue F19).

Si plusieurs femmes ont mentionné ces changements positifs quant aux rôles sociaux de sexe et aux avantages que la nouvelle société leur apportait en tant que femme, quelques hommes ont aussi mentionné que leur dynamique familiale avait changé en arrivant ici. Certains répondants masculins, s'identifiant à la classe moyenne élevée péruvienne, ont mentionné qu'ils avaient une travailleuse domestique au Pérou (souvent une jeune fille d'origine autochtone) pour effectuer les différents travaux ménagers de la maison. N'ayant pas les moyens de payer pour une telle aide au Québec, ces répondants ont mentionné à quel point la répartition des tâches domestiques était maintenant plus équitable entre conjoints. Pablo, par exemple, raconte que la première personne (entre sa conjointe et lui) qui arrive à la maison le soir après le travail commence à cuisiner. Alberto, quant à lui, mentionne qu'il passe plus de temps avec son enfant, parce que ses journées de travail sont beaucoup moins longues qu'au Pérou.

Différentes études auprès d'autres groupes d'immigrants confirment ces résultats quant au changement des rôles liés au sexe (Creese, 2011; Arthur, 2000; Dion et Dion, 2001). Dans une étude menée dans les années 1970 et 1980 auprès d'immigrantes salvadoriennes aux États-Unis, les femmes rapportent avoir un sentiment d'émancipation (*empowerment*), de liberté et de confiance en soi, alors « qu'elles négocient les rôles traditionnels sexuels dans un nouveau contexte social et culturel »<sup>89</sup> (Zentgraf, 2016).

Enfin, mentionnons que deux de nos répondants, soit un homme et une femme, se sont identifiés comme étant des personnes gaies. Pour ces dernières, il semble qu'immigrer au Québec a contribué à une amélioration de leurs droits et de leurs conditions de vie en tant que gais. Ricardo explique que le Québec a facilité son épanouissement personnel :

Moi, personnellement, aussi j'ai découvert plein de choses ici. Cela m'a épanoui personnellement, parce que personnellement, moi je suis gai, mais quand j'étais au

---

<sup>89</sup> Il s'agit d'une traduction libre.

Pérou, je ne le savais pas. Ça c'est un long processus, mais quand je suis venu ici, je ne savais pas que cela existait un village [gai]... Je savais zéro, parce que moi j'avais des doutes, mais je me suis dit, quand je vais être là, je vais tomber en amour avec une belle Québécoise pis ça va être réglé. [...] Finalement, je suis tombé en amour avec un gars, pis c'est ça qui a répondu à mes questions (Ricardo, entrevue M23).

Il ajoute :

Parce que moi, je ne suis pas un Latino modèle. Je suis gai, mais même avant, je suis pro-avortement, complètement pro-droits des femmes, parce que la société, les Latinos ça paraît plus ouvert, mais quand même, il y a un machisme très fort dans certaines sociétés. L'église, ça ne me dit absolument rien. Mes amis sont beaucoup plus ouverts, mes amis journalistes, mais je ne « fitais » pas. J'arrive dans une société où toutes les valeurs, ça « fite » avec qu'est-ce que j'étais avec ça (Ricardo, entrevue M23).

Il conclut :

Je suis en amour avec la francophonie, je suis en amour avec le Québec, les Québécois, les Francophones. Puis, j'ai voyagé un peu partout pour connaître aussi le Canada. Je me considère évidemment d'abord Québécois, puis aussi Canadien. [...] Le Québec, ça m'a aidé à m'épanouir énormément (Ricardo, entrevue M23).

En bref, l'identification et le sentiment d'appartenance envers la nouvelle société, liés au partage de valeurs communes, sont ressortis à plusieurs reprises dans les propos des répondants. Ce type d'attachement renvoie à une conception plus civique de la nation et reflète également les valeurs québécoises mises de l'avant dans les discours officiels. Dans les séances d'informations destinées aux nouveaux immigrants pour « faciliter leur intégration et leur pleine participation à la société québécoise », le ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion (MIDI), informe d'ailleurs les personnes nouvellement arrivées « des valeurs communes du Québec et des façons dont elles sont vécues au quotidien » (MIDI, 2016b). Comme l'explique le MIDI sur son site Internet faisant la promotion de ces séances d'information, « [s]'intégrer à la société québécoise, c'est être prêt à connaître et à respecter ses valeurs communes » (MIDI, 2016b). Celles-ci incluent, entre autres, la primauté du droit, la laïcité, le respect de la diversité, l'égalité entre les hommes et les femmes – toutes des valeurs mentionnées par les répondants à cette étude. Dans le dépliant remis aux participants, on y lit d'ailleurs que « le Québec est une société fondée sur des valeurs communes qui forgent son identité » (MIDI, 2016c). En ce

sens, il y a donc une certaine continuité entre les discours officiels véhiculés auprès des immigrants et leur sentiment d'appartenance envers leur nouvelle société basé sur le partage de valeurs communes.

### **7.5 L'identité montréalaise et le paradoxe de la ville de Québec**

Quelques répondants ont mentionné qu'ils avaient un sentiment d'appartenance envers la ville de Montréal. Mario dit : « Je suis Péruvien avec un passeport canadien, mais je me sens plus Montréalais que Québécois ou Canadien. Oui, au jour le jour, je suis plus Montréalais que Québécois, Canadien » (entrevue M3). Pablo note qu'il s'ennuie de Montréal, de la Rive Sud, lorsqu'il voyage au Pérou (entrevue M2). Dans leur étude menée à Montréal auprès d'organismes communautaires issus de minorités ethniques et racisées, Labelle et Salée (2001) révèlent l'émergence d'une nouvelle identité liée au caractère cosmopolite et hétérogène de la ville de Montréal. Quelques-uns de leurs répondants s'identifiaient davantage à Montréal qu'au Québec ou au Canada (298). Plus récemment, d'autres auteurs ont aussi identifié une identité montréalaise chez les rappeurs montréalais issus de l'immigration (Sarkar *et al.*, 2006) et chez les étudiants internationaux (Arias-Valenzuela *et al.*, 2016). Cette identité montréalaise serait davantage inclusive, englobant différents groupes ethniques et linguistiques. Dans notre étude, l'idée d'une identité montréalaise est ressortie chez quelques répondants.

En revanche, aucun des répondants de la ville de Québec ont parlé d'une identité locale liée à cette ville. En fait, la grande majorité des répondants de la ville de Québec ont plutôt mentionné le caractère plus « fermé » de la capitale et la difficulté de se faire des amis québécois. Il s'agit certainement d'un paradoxe intéressant. D'un côté, les répondants résidant à Québec ont réussi à trouver des emplois plus qualifiés plus rapidement qu'à Montréal en mobilisant davantage de liens faibles (chapitre VI), mais de l'autre, il semble y avoir un sentiment d'appartenance plus faible envers la ville de Québec.

Andrea est l'une des répondantes qui partage cette opinion. Ayant vécu plusieurs années à Montréal avant de venir s'installer à Québec, elle explique qu'elle se sent plus immigrante

à Québec qu'à Montréal. En comparant son expérience dans les villes de Montréal et de Québec, elle explique qu'elle se sent comme une « extra-terrestre » à Québec :

C'est les personnes ici. Nous, les immigrants, si on parle espagnol dans la rue, on se fait regarder comme ça. On le sent, moi je le sens. On le sent les immigrants. On le sent nous les hispanophones. C'est les gens qui nous font se sentir comme ça. [...] On est comme des extra-terrestres, je pense, quelque chose comme ça. C'est vrai que je dis toujours, bon, c'est la perception, la personne qui nous sent, la personne qui nous voit. Moi je le sens. Je suis une personne très sensible moi. Donc je peux sentir quand une personne est vraiment, elle accepte bien ou pas. Mais, il y a des places, comme le Tam-Tam café, par exemple. Il y a des places comme celle-là où on peut se sentir très bien accueilli. Mais c'est ça, c'est une place. Ce n'est pas évident la ville de Québec pour une immigrante. J'ai connu des gens qui s'en vont. Je connais des gens qui s'en vont. Ils s'en vont à Toronto ou retournent à Montréal. Moi, des fois je suis tentée de retourner à Montréal, juste des fois, ça me manque, ça ne me manque pas la ville, ça me manque mes amis. Parce qu'ici, ce n'est pas évident se faire des amis à Québec. Ce n'est pas évident. Je n'ai pas trouvé ça aussi ouvert qu'à Montréal (Andrea, entrevue F18).

Andrea précise que c'est seulement à Québec qu'elle s'est sentie comme une immigrante, pas à Montréal. Selon elle, c'est pour cette raison que son identité péruvienne est devenue plus importante ces dernières années. Hugo quant à lui se demandait pourquoi il n'avait pas eu d'amis québécois à Québec. En couple avec une femme québécoise originaire de la ville de Québec, il dit :

Je me demandais pourquoi je n'ai pas eu d'amis québécois. Je crois que Québec, et ça je l'ai vécu avec ma blonde, Québec c'est une ville... les gens sont très gentils, mais c'est quand même un peu réservé. La ville de Québec, je crois que oui, je crois (Hugo, entrevue M22).

Valentina émet un commentaire semblable lorsqu'elle dit que « c'est difficile de se faire des amis à Québec ». Elle explique qu'elle s'est jointe à un groupe de femmes latino-américaines pour « socialiser un peu » :

Au début, je suis entrée [à l'association] pour socialiser un peu, parce qu'ici c'est difficile de se faire des amis à Québec. Tous les Québécois ont déjà leur agenda trop plein. Ils n'ont pas de place pour des nouveaux amis. Alors, ce n'est pas juste moi qui le dis. J'ai connu des personnes qui viennent de la rive sud de Montréal et ils sont des étrangers ici aussi. Alors eux aussi trouvaient que c'est très difficile de se faire des amis parmi les Québécois, mais c'est très facile de se faire des amis parmi toutes les

personnes des autres pays qui sont ici parce que précisément, ces personnes sont ouvertes à se faire des amitiés (Valentina, entrevue F4).

Valentina constate qu'il est difficile pour elle de développer des amitiés avec les Québécois de Québec parce qu'ils ont « déjà leur agenda trop plein ». Pour Valentina, ce serait donc le manque de temps qui explique cette situation particulière. Les gens sont trop occupés pour se faire des nouveaux amis. Elle trouve par contre qu'il est beaucoup plus facile de créer des liens d'amitié avec les personnes des autres pays qui seraient plus ouvertes « à se faire des amitiés ». Christina tient des propos comparables sur la ville de Québec. Christina avait étudié à Rimouski avant de s'installer à Québec. Elle trouvait donc qu'elle avait un réseau d'amis beaucoup plus important à Rimouski qu'à la capitale nationale. Elle dit :

À Québec, ce n'est pas non plus facile de bâtir des liens. Moi, je dirais qu'il faut avoir grandi ici, ou avoir fait des études ici pour avoir ton réseau. Mon réseau le plus grand c'est à Rimouski. Ici, je n'ai pas étudié, donc je n'ai pas ce réseau-là. Québec, c'est un peu plus fermé. Mes amis à moi sont à Rimouski (Christina, entrevue F13).

Daniela, quant à elle, avait étudié à Québec. Elle rapporte tout de même qu'elle a trouvé difficile de se faire des amis parmi les étudiants québécois. Dans l'extrait suivant, elle compare son expérience universitaire à Lima au Pérou avec celle qu'elle a vécue dans la ville de Québec :

Pero en el *baccalauréat*, hay más quebequenses que inmigrantes. Y bueno, definitivamente para mí es un poco difícil... porque la verdad yo estudié la universidad en Perú también, ¿no? Entonces yo hago un punto de comparación y en Perú cuando yo hacía trabajos [de equipo], eran mis amigos, no solo eran mis colegas de la universidad. Y aquí sí son tus colegas, pero no son tus amigos, ¿ok? Entonces es como con algunos puede ser que... pero con la mayoría es como haces un trabajo y luego chao. No te veo más o no salimos juntos, ¿no? O sea [...] somos colegas, pero nada más. En Perú es más fácil, claro porque como has invertido tiempo en hacer un trabajo, usualmente nos trasnochamos, en fin, entonces ellos se vuelven tus amigos, tu grupo de trabajo. Pero aquí es tu grupo de trabajo y punto, ¿no? Tu grupo de trabajo<sup>90</sup> (Daniela,

---

<sup>90</sup> Mais dans le baccalauréat, il y a plus de Québécois que d'immigrants. Eh bien, définitivement, pour moi, c'est un peu difficile ... parce que la vérité c'est que j'ai étudié à l'université au Pérou aussi, non ? Alors, je fais la comparaison et au Pérou quand je travaillais [en équipe], ils étaient mes amis, ils n'étaient pas seulement mes collègues à l'université. Et ici, oui ils sont tes collègues, mais ils ne sont pas tes amis, O.K. ? Alors c'est comme avec quelques-uns qu'il pourrait avoir ... mais

entrevue F16).

Sofia, qui était étudiante étrangère au moment de notre entretien, rapporte une expérience similaire. Elle note que malgré toute son implication dans différentes activités bénévoles (organisation d'une foire d'emploi, participation à des activités de sensibilisation en environnement, membre d'un jardin communautaire, etc.), elle remarque qu'elle n'a pas créé beaucoup de liens d'amitié avec des Québécois à Québec. À l'instar de Daniela, elle compare cette situation avec ce qu'elle a vécu au Pérou et en Bolivie.

**Sofia:** Yo puedo decirles entonces, si yo en Perú o en Bolivia haría... me involucraría en ese tipo de iniciativas, yo siento que los resultados serían diferentes. Yo siento que habría... que del otro lado habría una mayor apertura social. Y yo siento que no, que aquí la gente como... Yo no quiero juzgar, no quiero hacer juicios de valor. Yo solo... Mi percepción es como que la gente tiene eh... como estancos, yo no sé si tú entiendas esa palabra, o eh... parcelas. Entonces de pequeñas parcelas para la vida en la universidad, otra pequeña parcela, digamos, la gente que participa en el jardín y que pueden ser muy amables contigo, que puntualmente van a compartir contigo ese espacio, pero no significa que una vez que te han aceptado en ese espacio, tú vas a pasar a ser un amigo. [...] Nosotros el hecho de compartir un espacio y de repente si tú, no con todo el mundo, pero si tú, digamos que empatizas con alguien, das un siguiente paso a compartir más espacios de tu vida, ¿no?

**Geneviève:** Ya, entiendo.

**Sofia:** O sea socialmente, te abres un poco más. Y entonces, yo digo que aquí yo he sentido que la gente tiene sus espacios más cerrados <sup>91</sup> (Sofia, entrevue F14).

---

avec la majorité c'est comme faire un travail, puis après ciao. Je ne te vois plus ou nous ne sortons pas ensemble, non ? C'est-à-dire [...] nous sommes des collègues, mais rien de plus. Au Pérou, c'est plus facile, bien sûr, parce que tu as investi du temps à faire un travail, en général nous nous couchons tard, alors à la fin ils deviennent tes amis, ton groupe de travail. Mais ici c'est ton groupe de travail et point, non ? Ton groupe de travail.

<sup>91</sup> **Sofia :** Je peux vous dire alors, si au Pérou ou en Bolivie j'avais... je m'étais impliquée dans ce type d'initiatives, je pense que les résultats auraient été différents. Je pense qu'il y aurait eu ... que de l'autre côté il y aurait une plus grande ouverture sociale. Et je pense que non, que les gens ici comme ... Je ne veux pas juger, je ne veux pas porter des jugements de valeur. Je seulement... Ma perception est que les gens ont... comme étanches... Je ne sais pas si tu comprends ce mot, ou euh... des parcelles. Alors, de petites parcelles pour la vie à l'université, une autre petite parcelle, disons, pour les personnes impliquées dans le jardin et qui peuvent être très aimables avec toi, qui ponctuellement vont partager cet espace avec toi, mais cela ne signifie pas qu'une fois qu'ils t'ont accepté dans cet espace, que tu vas devenir un ami. [...] Nous, le fait de partager un espace et parfois si tu, pas avec tout le monde, mais si tu, disons, sympathises avec quelqu'un, la prochaine étape est de partager plus d'espaces de ta vie, non ?

**Geneviève :** Oui, je comprends.

**Sofia :** Ou socialement, tu t'ouvres un peu plus. Et puis je dis ici, j'ai senti que les gens gardent leurs espaces plus fermés.

En général, les répondants trouvaient donc qu'il était plus difficile de créer des liens d'amitié dans la ville de Québec. Valentina a mentionné le manque de temps des Québécois et Sofia a parlé de vies organisées en « parcelles plus fermées ». Alors qu'il est difficile d'expliquer pourquoi les répondants de la ville de Québec ont, en majorité, trouvé la ville de Québec plus « fermée » et plus « réservée », il est intéressant d'observer, en parallèle, le sentiment d'appartenance identitaire de ces mêmes répondants. En général, les répondants de la ville de Québec étaient aussi moins nombreux à exprimer une identité fortement québécoise ou canadienne. En revanche, c'est à Montréal, que les identités québécoises et canadiennes étaient les plus prononcées. Notons que la grande majorité des répondants, tant à Montréal qu'à Québec, avaient tout de même des identités hybrides et multiples, agençant et cumulant différents marqueurs identitaires (Péruvien, Latino, Québécois, Canadien, Montréalais).

Il semble que ce qui ressort des entrevues à Québec, c'est donc l'importance du réseau d'amis dans la construction identitaire. Même si les résidents de la ville de Québec ont pu trouver des emplois qualifiés plus rapidement qu'à Montréal (surtout pour les femmes de notre échantillon, voir chapitre VI), cette intégration en emploi ne s'est pas traduite par un sentiment d'appartenance plus grand envers la ville, la province ou le pays. Les résultats de l'étude réalisée par Gallant et Friche (2010) reflètent ces résultats. Gallant et Friche (2010) ont mené une étude qualitative exploratoire auprès de 10 répondants (quatre femmes et six hommes) âgés de 20 à 25 ans. Dans leur étude portant sur les réseaux sociaux en ligne et les liens d'appartenance, elles ont découvert que ce sont les répondants qui avaient un réseau social composé d'amis québécois d'origine qui ont développé « des sentiments d'appartenance envers leur lieu d'accueil » :

...ce sont les répondants qui ont des Québécois d'origine dans leur réseau social (et ce, peu importe le reste du réseau) qui développent des sentiments d'appartenance envers leur lieu d'accueil. Ceci réaffirme le rôle d'autrui dans la construction des représentations de soi, non pas par assignation d'une identité, mais parce que le sentiment d'appartenance repose généralement sur le fait de « se sentir bien » (Jamet, 2010: 40). Il semble que chez les jeunes migrants, ce sentiment passe par l'amitié avec des locaux (Gallant et Friche, 2010).

Tout comme dans l'étude de Gallant et Friche (2010), il semble que les répondants de notre étude qui avaient développé davantage d'amitiés avec des Québécois d'origine sont aussi ceux qui manifestaient un plus grand sentiment d'appartenance envers leur société d'accueil. La situation particulière de la ville de Québec, où il semble difficile de se faire des amis selon les répondants qui y résidaient, pourrait donc en partie expliquer le plus faible sentiment d'appartenance envers leur lieu d'accueil chez ces répondants.

## **7.6 Conclusion**

En résumé, les répondants qui ont participé à cette étude présentent des identités hybrides, multiformes et variées. La grande majorité des répondants se considèrent Péruviens et Péruviennes, tout en ayant un sentiment d'appartenance envers le Québec ou le Canada. Ils maintiennent donc une identification au pays d'origine tout en s'identifiant également à leur lieu d'accueil. Il ne s'agit donc pas de choisir entre la nouvelle société et le lieu d'origine ; les résultats des analyses démontrent qu'il est possible de s'identifier à plus d'un endroit à la fois. La construction identitaire est également situationnelle, alors que les immigrants péruviens réalisent souvent qu'ils sont attachés au Québec, au Canada ou à Montréal lorsqu'ils retournent au Pérou. Il appert aussi que la construction identitaire évolue dans le temps. Certains des participants qui sont au Québec depuis plus longtemps semblent aussi avoir un plus grand sentiment d'appartenance envers leur lieu d'accueil (cela n'est pas toujours le cas, par ailleurs).

En ce qui a trait au sentiment d'inclusion et d'acceptation au sein de l'imaginaire national québécois (ou canadien), les répondants ont cité diverses raisons qui pourraient expliquer pourquoi ils avaient de la difficulté à se considérer comme Québécois ou Canadiens. Du côté des immigrants, ces derniers ont surtout mentionné des raisons qui pourraient s'apparenter davantage à une vision ethnique de la nation (le fait de ne pas être né au Québec, d'avoir un accent, ou d'avoir une culture et une apparence phénotypique différentes). Du côté de la société d'accueil, il semble aussi que les discours populaires qui reproduisent cette vision ethnique de la nation peuvent contribuer à un sentiment d'exclusion par rapport au « nous » québécois ou canadien. L'analyse de l'identité latina a

permis d'apporter un éclairage intéressant sur cette question.

Si une bonne part des répondants ont mentionné qu'ils se sentaient Latinos, plusieurs d'entre eux ont également problématisé et remis en question cette identité nouvelle, à la fois apprise, négociée et (partiellement) adoptée (ou non) selon les contextes et les circonstances dans le nouveau pays. La société québécoise qui accueille les immigrants péruviens est déjà empreinte de discours et de pratiques relatifs à ceux qui sont perçus comme des Latinos. En général, ces idéologies dominantes tendent à inclure dans une même catégorie englobante et construite socialement un groupe de gens qui proviennent de différents pays et de diverses cultures. Alors que certains répondants s'identifient à l'Amérique latine et revendiquent une identité latina une fois au Québec, d'autres sont plus ambivalents et questionnent cette tendance à généraliser et à homogénéiser un groupe de gens provenant de lieux si différents. Certains déplorent les préjugés qui sont associés aux latinos et mettent de l'avant une identité unique et plus individuelle, alors que d'autres se disent simplement Péruviens ou Péruviennes.

Enfin, certains répondants, quant à eux, s'identifient davantage aux valeurs communes promues par les gouvernements fédéral et provincial et reflétées dans les lois et dans la société en général. Ce sont surtout les femmes (et une personne des minorités sexuelles) qui ont mentionné ce type d'attachement citoyen s'inscrivant dans une vision plus civique de la nation.

En dernière analyse, une comparaison des sentiments d'appartenance entre les villes de Montréal et de Québec a révélé que les répondants qui résidaient à Québec trouvaient cette ville plus « fermée » sur le plan des amitiés. Plusieurs répondants ont mentionné qu'il était difficile de se faire des amis à Québec parmi les Québécois d'origine. Il est difficile de savoir ce qui explique cette perception chez les répondants. Par ailleurs, en matière de construction identitaire, l'analyse des entretiens révèle que les répondants qui ont le plus d'amis québécois dans leur réseau social sont aussi ceux qui développent le plus grand sentiment d'appartenance envers leur lieu d'accueil. Alors que l'insertion socioprofessionnelle est certainement une condition essentielle à l'intégration (chapitre V),

il semble que la composition des réseaux sociaux joue aussi un rôle important dans la construction de l'identité et du sentiment d'appartenance envers la nouvelle société.

MCours.com